



GAZETTE NATIONALE ou LE MONITEUR UNIVERSEL.

A dater du 7 nivose an 8, les Actes du Gouvernement et des Autorités constituées, contenus dans le MONITEUR, sont officiels.

N^o 55.

MERCREDI, 24 Février 1808.

EXTERIEUR.

DANEMARK.

Copenhague, le 9 février.

S. A. le prince royal est attendu ici, le 14 ou le 15 de ce mois.

— Il est décidé aujourd'hui que les Collèges royaux qui sont à Rendsbourg, y resteront jusqu'à ce que la paix ait rétabli par-tout la tranquillité.

— La cause du courtier Kyhn et de ses consorts a été jugée, samedi dernier, par la cour suprême. Ils ont tous été condamnés à différentes peines infamantes, pour avoir entretenu des relations de commerce avec les Anglais.

(Gazette de France.)

ALLEMAGNE.

Vienne, le 10 février.

Ici comme en beaucoup d'autres endroits, les négocians spéculent sur l'accaparement des marchandises coloniales. Le gouvernement vient de nommer une commission, présidée par le comte de Zichy, et chargée de proposer des mesures contre cet abus. On assure que les magasins abondamment fournis de café et de sucre, vont être en quelque sorte séquestrés au nom du gouvernement, qui surveillera la vente des objets y contenus, en faisant payer aux propriétaires le prix avec de justes bénéfices. Cependant cette nouvelle a besoin de confirmation.

— La Gazette de la Cour contient l'article de Turquie suivant :

« Il y a eu de nouveaux mouvemens parmi les janissaires, dans les derniers jours de décembre et au commencement de janvier. Des scènes sanglantes ont eu lieu entre une division de *tabalis* (garnison des châteaux des Dardanelles) et une compagnie de *topigis* (canonniers) ; elles ont été occasionnées par des querelles particulières d'individu à individu. Le manque de bateaux pour passer d'un côté à l'autre, et les représentations sérieuses des chefs du corps qui étaient accourus de la ville, ont seuls pu empêcher les garnisons des châteaux de Cavak (d'Europe et d'Asie) de se livrer un combat formel. Quelques jours après, plusieurs des chefs de ce tumulte ont été arrêtés et exécutés. »

(Journal de l'Empire.)

Francfort, le 18 février.

Le prince régnant de Waldeck, qui se trouvait à Cassel, a eu le 5 une audience du roi, dans laquelle il a pris congé de S. M. Le 7, le ministre plénipotentiaire de S. M. le roi de Wurtemberg a eu sa première audience de S. M.

— S. M. l'Empereur d'Autriche a nommé, dit-on, des commissaires pour régler définitivement, avec des commissaires hongrois, la démarcation des frontières entre la Hongrie et l'Autriche. Ce travail mettra, à ce qu'on espère, une fin aux différends qui s'élevaient à ce sujet. Il a été nommé en outre une commission hongroise, qui est chargée d'applanir les difficultés qui existaient entre plusieurs comitats de Hongrie et de Syrie, relativement aux limites respectives.

(Journal de l'Empire.)

BAVIÈRE.

Augsbourg, le 15 février.

La ville d'Augsbourg a perdu, le 12 février, un de ses citoyens les plus recommandables, M. Paul de Steuten, mort des suites d'une attaque d'apoplexie, à l'âge de 78 ans. Il exerçait depuis quinze ans la première magistrature de la ville avec une probité inébranlable, un rare désintéressement et une sage modération. Depuis qu'Augsbourg appartient à la Bavière, il avait reçu du roi le titre de conseiller intime. M. de Steuten s'était fait connaître des savans par son *Histoire de la ville d'Augsbourg*, et par quelques autres écrits, parmi lesquels on distingue ses *Lettres d'une Dame du XV^e siècle*.

Une ordonnance royale, rendue par notre souverain, établit une administration générale pour tous les biens des fondations, corporations et

communes des provinces de la monarchie bavaoise. Un édit organique, sur le même objet, a paru en même temps.

M. le professeur Weber vient d'être nommé membre de l'académie royale des sciences de Munich. (Publiciste.)

ROYAUME D'ITALIE.

Milan, le 14 février.

D'après un décret de S. A. I. le prince vice-roi, en date du 5 de ce mois, le palais de Brezza à Milan prendra le titre de Palais royal des Sciences et des Arts. (Publiciste.)

Venise, le 6 février.

L'escadre russe, que nous attendions, depuis plusieurs semaines, est arrivée ce matin dans notre port, venant de Trieste. Les bâtimens de guerre de moindre grandeur, au nombre de huit ou neuf, passeront ici l'hiver; les autres, au nombre de cinq, parmi lesquels sont trois vaisseaux de ligne et deux grosses frégates, doivent faire voile pour Porto-Ré, port de la Croatie, où ils resteront jusqu'au retour de la belle saison.

— On mande de Cattaro, que le commerce de cette ville avec Raguse devient de jour en jour plus étendu. Les bâtimens voguent en sûreté sous la protection de plusieurs barques canonnières, malgré la croisière anglaise.

(Gazette de France.)

INTERIEUR.

Paris, le 23 février.

Le Sénat a perdu l'un de ses membres, M. Perregaux, banquier, à la suite d'une longue maladie. Les obsèques ont eu lieu, hier, avec le cérémonial accoutumé.

CONSEIL D'ÉTAT.

Séance du samedi 19 février.

Sa Majesté étant en son conseil, une députation de la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut, composée de MM. Lévêque, président; Boissy-Danglas, vice-président; Dacier, secrétaire-perpétuel; Silvestre-de-Sacy, Visconti, Pastoret, Gosselin, Degerando, Brial, Sainte-Croix, Dutheil, Ameilhon, est présentée par S. Ex. le ministre de l'intérieur, et admise à la barre du conseil.

Discours de M. Lévêque, président.

SIRE,

Toutes les sciences dont s'occupe la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut, et dont elle a l'honneur de présenter l'état actuel à Votre Majesté Impériale, ont un centre commun: Toutes concourent à lui préparer ses matériaux, et les moyens d'opérer; toutes ont fait des progrès successifs, et la critique qui les éclaire toutes, est, en quelque sorte, une science de nos jours.

L'histoire moderne, née en France à peu près en même tems que la monarchie, cultivée en France dans des siècles où partout ailleurs elle était muette, conserva la palme de l'art, ou la disputa constamment avec gloire dans les siècles de lumière. Réduite momentanément au silence, lorsque les troubles publics étouffaient sa voix, elle parut même un instant menacée d'être ensevelie sous les débris des institutions sociales. C'est à Votre Majesté, SIRE, qu'elle doit sa renaissance; elle se réjouit de pouvoir de nouveau, sous vos auspices, énoncer les plus saines maximes de la morale, et déjà, s'exerçant sur des sujets moins mémorables, elle se prépare à célébrer dignement un jour le plus grand des regnes et la plus grande des nations.

SIRE, la classe a émis un vœu que son désir le plus ardent est de voir agréer, et qu'elle a chargé son président de déposer au pied du trône. C'est que ces jours à jamais mémorables dans lesquels Votre Majesté daigne recevoir l'hommage des sciences, des lettres et des arts, et se faire rendre compte de leur situation et de leur progrès, soient immortalisés par une médaille et consignés dans l'histoire métallique.

M. Dacier va, dans un discours succinct, esquisser l'état actuel et les progrès des sciences qui se rapportent aux travaux de la classe.

Discours de M. Dacier, secrétaire perpétuel de la classe d'histoire et de littérature ancienne.

SIRE,

On a vu des souverains honorer et protéger les lettres, les encourager par leur munificence, leur consacrer de grands établissemens pour en répandre et en perpétuer le goût et la culture; mais on n'en a vu aucun chercher à s'entourer de toutes les lumières, pour embrasser d'un coup-d'œil l'universalité des connaissances humaines, les apprécier dans leur ensemble et dans leurs diverses parties, juger de l'utilité dont elles peuvent être pour le bonheur et la prospérité de la grande société du genre humain; car elles doivent toutes tendre vers ce but; et si les sciences de calcul et d'observation ajoutent à nos jouissances physiques, et nous en font espérer de nouvelles pour l'avenir, les sciences morales exercent leur empire sur l'ame; elles l'éclairent, la dirigent, la soutiennent, l'élèvent ou la tempèrent; elles avancent ou conservent la civilisation; elles apprennent à l'homme à se connaître lui-même, et lui donnent dans tous les tems, dans tous les lieux, dans toutes les conditions, ce bonheur dont les autres sciences ne peuvent lui promettre que des moyens.

Cette vaste et magnifique conception, SIRE, était réservée au génie de Votre Majesté, à ce génie tout-puissant qui plane sur la Terre entière, et la domine par la pensée comme il pourrait la dominer par les armes.

Appelée à concourir à l'exécution de cette belle et noble idée, la classe d'histoire et de littérature ancienne sent toute l'importance du ministère honorable que Votre Majesté a daigné lui confier; et quoiqu'elle en sente aussi toute la délicatesse, aucune considération particulière n'a influé sur ses jugemens: ils sont tous dictés par l'amour de la justice, par l'amour des lettres, et par l'ardent désir de remplir dignement, autant qu'il est en elle, les grandes vues de Votre Majesté.

Il n'en est pas, SIRE, de la littérature comme des sciences exactes et naturelles, dont on peut, à chaque instant, connaître le véritable état et calculer les progrès; l'état de la littérature ne peut s'estimer que par les ouvrages qu'elle produit: s'ils sont bons, elle se soutient; s'ils sont médiocres ou mauvais, elle dépérit ou rétrograde; s'ils sont excellens, elle fait des progrès. Ainsi le compte que la classe vient présenter à Votre Majesté, n'est et ne peut être que le résultat de l'examen qu'elle a fait des ouvrages qui ont paru en Europe depuis 1789, et l'exposé des moyens les plus propres à entretenir, ou à ranimer chacune des parties dont est composée ce que l'on appelle la littérature ancienne; littérature qui est le modèle primitif et éternel du goût, du grand et du beau dans les lettres, comme les monumens de la sculpture et de l'architecture antiques le seront toujours de tous les arts du dessin.

Ce travail, qui aurait demandé un long espace de tems pour être médité et exécuté d'une manière digne du sujet, et, s'il est possible, digne du héros qui l'ordonne, comprend, sous les titres généraux de philologie, d'antiquités, d'histoire, de langues et littérature orientales, de géographie ancienne, de littérature presque entière, et de l'indication des efforts qu'ont faits depuis vingt ans les hommes de lettres, français et étrangers, pour ajouter quelques pierres à l'immense et imposant édifice des connaissances humaines. La classe a cru qu'il était aussi de son devoir de joindre à son rapport le tableau des travaux relatifs à la législation et à la philosophie, pour acquiescer une portion de la dette de la classe des sciences morales et politiques dont elle a recueilli en partie l'héritage.

Votre Majesté verra que, malgré les troubles politiques qui ont agité la France, elle n'est jusqu'à présent restée en arrière dans aucune des branches de la littérature; mais c'est avec un sentiment pénible que nous sommes forcés de lui faire appercevoir que plusieurs sont menacées d'un anéantissement prochain et presque total: La philologie, qui est la base de toute bonne littérature, et sur laquelle repose la certitude de l'histoire, et la connaissance du passé; qui a répandu tant d'éclat sur l'Académie des belles lettres que notre classe doit continuer, ne trouve presque plus personne pour la cultiver. Les savans dont les travaux fertilisent encore chaque jour son domaine, restes, pour la plupart, d'une

génération qui va disparaître, ne voient croître autour d'eux qu'un trop petit nombre d'hommes qui puissent les remplacer; et cette lumière publique propre à encourager et à juger leurs travaux, diminue sensiblement de clarté, et son foyer se rétrécit tous les jours de plus en plus. Faire connaître le mal à V. M., c'est s'assurer que votre main puissante saura y appliquer le remède.

Cependant, SIRE, ces savans, gardiens fideles du dépôt précieux des connaissances positives, et du temple consacré, par le tems présent, au tems à venir et au tems qui n'est plus, paraissent redoubler de zèle et d'énergie, à mesure que leur nombre diminue, et qu'ils approchent plus du terme de leur carrière. Quatre volumes des Mémoires posthumes de l'Académie des belles-lettres, qui paraîtront dans peu de tems, et auxquels ils ont eu une très-grande part, ainsi qu'aux deux volumes des Mémoires de notre classe, dont l'impression est commencée à l'imprimerie impériale, en vertu d'un décret de V. M., et que nous ne croyons pas indigne de faire suite à la riche collection des ouvrages de cette illustre Académie, en offrent un témoignage incontestable. Il serait, au besoin, puissamment confirmé par l'importante traduction du père de l'histoire, d'Hérodote, qui est devenu, dans notre langue, un trésor de connaissances aussi variées que profondes et peu communes; par l'examen critique des historiens d'Alexandre-le-Grand; par la traduction d'Eschyle, le plus difficile des tragiques grecs, ouvrages éminemment philosophiques et critiques; et par une multitude d'autres qui sont tous extrêmement recommandables, et que nous indiquons dans notre rapport.

Le langage des monumens, les inscriptions, cette partie de la littérature latine, qui doit transmettre d'une manière à la fois simple, noble et concise à la postérité les fastes du tems présent, vient de recevoir des règles plus sûres, et d'être rappelé à l'imitation des plus excellens modèles.

La science des antiquités a fait des progrès remarquables dont une grande partie est due à la France; l'étude des monumens a répandu sur les études philologiques et historiques des lumières inattendues, et elle y a puisé en échange cette critique saine et éclairée, au moyen de laquelle la science des médailles a formé de nos jours un corps de doctrine. La paléographie grecque et la paléographie latine ont atteint un degré de perfection inconnu à nos prédécesseurs. L'archéologie, qui explique les monumens, a répondu à ses chimeres et est devenue la dépositaire ou l'interprète fidele des mœurs, des coutumes, des rites, des événemens et des arts de l'antiquité. Les restes admirables de la sculpture antique, que V. M. a déjà fait transporter, et va faire transporter encore des bords du Tibre dans sa nouvelle Rome, relèveront l'importance de la science des antiquités, et en faciliteront de plus en plus les progrès. L'iconographie ancienne, excitée par un de vos regards, va remettre sous nos yeux les images trop long-tems négligées des grands-hommes de l'antiquité, qui sont vos ayeux de gloire, et dont vous avez su conquérir, et aggrandir le sublime et immortel héritage.

La littérature orientale qui devait déjà tant à la France, loin d'avoir été négligée, s'est enrichie de quelques découvertes, d'un grand nombre d'ouvrages utiles. Une nouvelle école établie pour l'enseignement des principales langues vivantes de l'Orient; la réunion d'une multitude de différens caractères orientaux, qui place l'imprimerie impériale à la tête des premiers établissemens typographiques de l'Europe; une nouvelle chaire de persan, créée par V. M. au Collège de France, sont des bienfaits signalés pour cette littérature, et des gages certains de ses futurs accroissemens; mais ce qui sur-tout garantit ses progrès, c'est que V. M. a voulu qu'elle fût admise au concours pour les grands prix décennaux institués par votre munificence. Puissent encore les lettres lui devoir des éditions des meilleurs écrivains orientaux, pour ouvrir à la jeunesse studieuse les sources de cette littérature qui, jusqu'à présent, n'ont été accessibles qu'à un trop petit nombre d'hommes!

C'est dans les caractères essentiels de la véritable philosophie, telle que Socrate et les sages de tous les siècles l'ont enseignée, que nous avons cherché la règle nécessaire pour apprécier le mérite des travaux dont cette science a été l'objet; et nous avons été assez heureux pour trouver dans différentes contrées des écrivains qui ont su la conserver dans toute sa pureté, et la faire fructifier; et pour pouvoir indiquer quelques perfectionnemens sensibles dans les doctrines utiles aux bonnes mœurs; perfectionnemens qui consolent des écarts imputés à la philosophie, mais désavoués par elle. Nous avons essayé de tracer le tableau des révolutions qu'elle a éprouvées en Allemagne, et de présenter l'aperçu des services que lui a rendus l'école d'Ecosse. La France nous a offert deux principaux résultats: les lumières répandues sur l'analyse des idées et des

facultés humaines, et l'histoire de la philosophie; histoire qui manquait jusqu'à ce jour à notre littérature.

Si les progrès faits dans les différentes sciences depuis vingt ans, sont dus en grande partie à tant d'hommes distingués que la France possède, dans la science de la législation, on a dû presque tout aux lumières, à la prévoyance active, à la sagesse et à la volonté ferme du Gouvernement. Le Code Napoléon, ce code si digne du grand nom dont il est décoré, a été donné à la France, et offert pour modèle à l'Europe: des écoles ont été formées, et de nombreux élèves y reçoivent d'utiles leçons; un Code de procédure civile et un Code commercial ont été publiés; un nouveau Code criminel se prépare, et promet à la France un nouveau bienfait. Néanmoins nos jurisconsultes n'ont jamais cessé de travailler pour perfectionner la législation; et quelques-uns ont secondé, d'une manière utile, les hautes méditations du chef suprême de l'Empire. Au moment même où le désordre de nos lois était à la fois la cause et l'effet de nos malheurs publics, les étrangers cherchaient dans des ouvrages précédemment publiés par des Français, les principes propres à améliorer la législation; et l'Allemagne, si riche en savans jurisconsultes, ne craignait pas de donner cet exemple, et de traduire nos livres pour en féconder les travaux législatifs commandés par ses princes.

Nos codes ont produit subitement une infinité de commentaires dont quelques uns peuvent mériter le suffrage des hommes instruits. Le droit de la nature, le droit des gens, ont été pareillement cultivés; et des ouvrages élémentaires sont venus en faciliter l'étude. Les grands principes de la législation et de la morale publique ont été examinés dans leurs rapports nécessaires avec l'ordre social, et aussi avec les liens les plus étroits de la famille et de la Cité.

En Allemagne, ainsi qu'en Angleterre et en Italie, plusieurs traités ont paru sur différentes parties de la législation; quelques uns, mais en petit nombre, l'ont embrassée toute entière. Les lois civiles et politiques des Romains, ont été l'objet spécial de plusieurs ouvrages publiés dans ces mêmes pays, et principalement en France où, peu de tems avant la révolution, avaient paru quelques ouvrages sur les lois que Moïse, Zoroastre, Confucius donnaient aux Hébreux, aux Perses, aux Chinois, et sur celles que Mahomet donna par la suite aux Arabes. La France a encore répandu de nouvelles lumières sur les gouvernemens fédératifs de la Grèce; ainsi aucune partie de la science des lois, antiques et modernes, n'a été abandonnée; et dès qu'il a été permis de rattacher la législation aux principes fondamentaux, dont elle ne s'écarte pas sans danger pour le repos et le bonheur des peuples, on en a repris l'étude avec une ardeur qui promet de jour en jour de nouveaux succès.

Depuis la mort de Danville, dont les travaux fixent à-peu-près l'état où la géographie ancienne était parvenue à l'époque que nous examinons, plusieurs ouvrages publiés dans différens pays, et particulièrement en France, ont contribué à la perfectionner. Les opinions des principaux géographes de l'Ecole d'Alexandrie, et le système entier de la géographie des Grecs, ont été tirés de l'oubli, et de l'espece de néant où ils étaient plongés depuis quinze siècles. Le développement de ce système, en faisant naître des idées nouvelles, a donné de grands moyens pour étendre ce genre de connaissances si nécessaires à l'histoire, puisqu'elles servent à déterminer l'emplacement des lieux, et à circonscrire avec précision les contrées qui ont été le théâtre des événemens mémorables. Déjà un grand nombre de difficultés et d'incertitudes qui environnaient la plupart des discussions géographiques ont été éclaircies; et cette science si long-tems conjecturale, peut prétendre à se ranger désormais parmi les sciences exactes.

Plusieurs voyages en Europe, en Asie, en Afrique, entrepris pour visiter des contrées beaucoup mieux connues des anciens qu'elles ne l'étaient de nos jours, ont aussi contribué à étendre la sphère de nos connaissances en géographie ancienne. L'expédition glorieuse de V. M. en Egypte a fait connaître, dans ses détails, cette terre merveilleuse qui rappelle toujours les plus étonnans souvenirs; et nos géographes ne tarderont pas à appliquer sur le nouveau plan qu'ils attendent avec impatience, toutes les connaissances que l'antiquité nous a transmises sur ce pays classique.

Plusieurs parties de la Grèce, et les environs du Bosphore ont été levés avec le plus grand soin, depuis environ vingt ans. Cette belle opération jettera un nouvel intérêt et un nouveau jour sur les anciennes descriptions de ces rivages dont trente siècles n'ont fait qu'accroître la célébrité.

Le Piémont, les Alpes, une grande partie de l'Italie, mieux connus maintenant qu'ils ne l'étaient autrefois, ont offert de nombreuses découvertes aux géographes qui se sont occupés de l'état de ces pays sous la domination des Romains.

Les côtes occidentales d'une portion de l'Afrique et la géographie de l'Inde, rectifiées dans un grand nombre de points, ont fait reconnaître les principaux lieux visités par les anciens navigateurs qui ont parcouru ces contrées lointaines pour les besoins du commerce.

La géographie ancienne a fait des progrès: la traduction de Strabon, ordonnée par V. M., et le zèle de ceux qui cultivent cette science lui en assurent de nouveaux.

L'histoire, cette grande institutrice du genre humain, ainsi que l'appelle Cicéron, n'a peut-être été cultivée par aucune nation, autant que par la nôtre; et aucune n'a produit un aussi grand nombre d'historiens dignes d'être cités. Pour trouver le premier anneau de la longue chaîne qu'ils forment, il faut remonter presque jusqu'à l'origine de la monarchie, jusqu'à Grégoire de Tours qui écrivait sous les petits-fils de Clovis; et le dernier anneau embrasse le tems présent. C'est à un Français que l'Italie a dû la première histoire de Rome, écrite par un moderne: c'est aussi un Français qui le premier a fait connaître aux Anglais leur propre histoire. L'époque que V. M. nous a fixée, a été glorieusement préparée et ouverte, en France, par une histoire de la vie privée des Grecs, de leurs mœurs, de leurs sciences, de leurs opinions, de leur philosophie, qui a été traduite dans toutes les langues et lue par toute l'Europe: mais bientôt la France fut contrainte de renoncer à moissonner le sol qu'elle avait cultivé avec succès depuis si long-tems. L'histoire, qui n'est plus elle-même quand elle cesse d'être libre, garda un silence de plusieurs années; et comment aurait-elle élevé la voix, lorsque toute liberté fut comprimée au nom de la liberté? Elle se réfugia chez les nations voisines: elle inspira Muller, elle inspira Mitford, et prêta une partie de ses pinceaux à quelques hommes déjà exercés à les manier et qui ont su s'en servir utilement.

Cependant en France, quelques hommes de lettres continuaient, dans le silence de la solitude, leurs études et leurs travaux; et, dès que les circonstances l'ont permis, on a vu paraître dans les collections de l'Institut, un assez grand nombre de notices de manuscrits, et de mémoires relatifs à notre histoire du moyen âge et à la diplomatique. Le quatorzième volume du Recueil des historiens de France a été publié par les ordres et sous les auspices du Gouvernement; le quinzième s'imprime, ainsi que le seizième volume du Recueil des ordonnances des rois de la troisième dynastie française. D'autres ouvrages du même genre, qui ont été interrompus, attendent encore, à la vérité, des continuateurs, et nous sommes obligés d'avouer, quoiqu'à regret, à Votre Majesté, que nous ne pouvons espérer qu'ils en trouvent tous, à moins qu'un de vos regards puissans ne ranime ce genre d'études dans lequel la France s'est illustrée pendant deux siècles, et qu'elle paraît aujourd'hui avoir presque entièrement abandonné.

L'Histoire de Russie, due à un Français, a été augmentée et perfectionnée dans une nouvelle édition; l'Histoire de la République romaine a été traitée dans des vues nouvelles; celle du Bas-Empire a été reprise, et s'achève. L'Histoire des gouvernemens mobiles de la France et de ses longs malheurs, a été écrite avec un style et des couleurs convenables au sujet. Le tableau historique et politique de l'Europe, pendant dix ans, a été tracé avec autant de vérité que d'élégance et de talent. Le Tableau des révolutions de cette même partie du Monde, qui vient de paraître, est un livre qu'il sera utile d'étudier avant de lire l'Histoire, et d'avoir encore sous les yeux en la lisant. L'auteur a su éviter la diffusion justement reprochée à quelques-uns de nos historiens: ils ne veulent rien perdre de leurs recherches, tout ce qui leur a donné de la peine à trouver, prend à leurs yeux de l'importance. Nos contemporains doivent être dans une disposition d'esprit plus favorable que leurs devanciers pour écrire l'Histoire. Ils ont vu tant de grands renversemens, tant de grandes calamités, tant de grandes créations, de grandes conceptions, de grandes actions, un si grand-homme, que tout ce qui ne sera pas véritablement grand leur paraîtra petit. De tout ce qu'ils ont vu de grand, ils auront sans doute appris à voir grandement; et quand on voit ainsi, on s'exprime toujours avec force, noblesse et concision.

SIRE, les ordres de Votre Majesté auront fait éclore un ouvrage d'un genre tout nouveau, dont l'intérêt et l'utilité s'accroîtront à mesure que les siècles s'accumuleront les uns sur les autres. Si Alexandre ou Auguste avaient fait constater, par une réunion de savans, l'état général des sciences sous leur règne, combien ce noble et important tableau aurait ajouté à leur gloire? combien il aurait conservé de chefs-d'œuvre qui ont péri, parce que l'ignorance les a méconnus! Avec quelle ardeur on l'aurait parcouru dans tous les tems! Il serait encore aujourd'hui le premier de tous les livres classiques.

Celui que nous venons déposer au pied du trône de Votre Majesté, nous n'en doutons pas,

SIRE, protégé par votre grand nom, sera préservé de la destruction et de l'oubli, et passera, malgré ses imperfections, à la postérité la plus reculée. Toujours il sera consulté avec empressement : toujours il sera le point d'où l'on partira pour estimer les progrès ultérieurs de la partie si intéressante des connaissances humaines, dont il présente l'état actuel : toujours il excitera les hommes nés avec le désir de savoir, à les cultiver et à les accroître. Les générations futures recueillant ainsi les fruits des grandes pensées de Votre Majesté, partageront l'admiration et la reconnaissance dont la génération présente est pénétrée pour votre auguste personne ; et ces sentiments, SIRE, se perpétueront d'âge en âge, et seront immortels comme votre gloire.

S. M. a répondu à ces discours à-peu-près en ces termes :

« MM. les président, secrétaire et députés de la troisième classe de l'Institut, je prends un grand intérêt à la prospérité des sciences, et j'en porte un tout particulier aux succès de vos travaux. Vous pouvez compter constamment sur les effets de ma protection. »

LOTÉRIE IMPÉRIALE.

Tirage de STRASBOURG, du 21 février.

70. 17. 5. 55. 43.

AGRICULTURE.

Observations sur une espèce de coton frutueux cultivée dans l'île de Santorin ; lues à la Société d'agriculture de la Seine le 20 janvier 1808 ; par M. Olivier, l'un de ses membres.

Le cotonnier que j'ai vu cultiver sur les rives de la Propontide et de l'Hellespont, dans les îles de l'Archipel, en Grèce, en Syrie, en Egypte, dans l'Asie-Mineure, dans la Babylonie et dans la Perse, m'a paru être par-tout le même ; c'est l'espèce annuelle connue des botanistes sous le nom de *Gossypium herbaceum*. On sème les graines au printemps, et l'on ramasse le coton que la plante produit, à mesure que les gousses s'ouvrent, c'est-à-dire dans les mois de septembre, d'octobre, et même de novembre.

Nous ne dirons rien de cette espèce qui est bien connue, et dont les semences sont dans ce moment répandues dans nos départements méridionaux par les soins de S. Exc. le ministre de l'intérieur. Les essais en grand que l'on se propose d'y faire, montreront bientôt jusqu'à quel point la culture de cette plante précieuse peut y être avantageuse.

Mais il est une espèce moins connue dont il serait peut-être tout aussi utile d'introduire la culture en grand dans le midi de l'Europe : c'est le coton frutueux que l'on cultive abondamment dans l'île de Santorin, et que je n'ai point vu ailleurs. J'en avais apporté beaucoup de graines au retour de mon voyage (en 1798), que j'adressai au ministre de l'intérieur pour être semées et cultivées, tant dans les pépinières de Versailles que dans les établissements nationaux du midi de la France ; mais elles ne leverent pas, parce qu'elles avaient déjà plus de trois ans.

Ce coton se sème au mois d'avril, dans une terre préparée par deux labours, et disposée en rigoles. On est dans l'usage à Santorin de semer plus de graines qu'on ne veut avoir de plantes. Lorsqu'elles ont acquis quatre ou cinq pouces de hauteur, on sarcle et on arrache les plus faibles ; on en replante dans les endroits où elles ne sont pas bien venues, et l'on fait ensuite que chaque plante se trouve à deux ou trois pieds de distance l'une de l'autre. Elles s'élèvent, dans le courant de l'été, à deux pieds de hauteur, et donnent quelques gousses qui mûrissent très-bien en septembre et en octobre. Dès que la récolte est faite, on coupe le cotonnier au-dessus du collet de la racine ; on couvre le cep avec la terre qui se trouve placée à côté de la rigole, et au printemps suivant, on le découvre, comme on fait en Provence à l'égard du caprier. On donne un labour avant que le cotonnier ait repoussé ; on sarcle dans le courant de mai, et on abandonne la plante à elle-même.

La seconde année, ainsi que les suivantes, elle donne beaucoup de gousses qui renferment un coton, dont la qualité est à-peu-près la même que celle du coton herbacé que l'on cultive, comme je l'ai dit, dans les îles voisines.

Les habitants de Santorin m'ont assuré que ce cotonnier durait environ vingt ans, et qu'il donnait à-peu-près toujours les mêmes récoltes, si la saison était d'ailleurs favorable.

J'observerai que ce cotonnier se passe d'arrosement, et que les terres de Santorin sont peu fertiles

et très-sèches. L'île est recouverte d'un détritus blanchâtre de pierre ponce de trente à quarante pieds d'épaisseur, peu favorable à la végétation des plantes annuelles. Ce n'est qu'à force de soins et d'engrais qu'on y obtient quelques céréales et quelques plantes légumineuses ; cependant la vigne et le cotonnier frutueux y réussissent très-bien.

Cette île est sans doute un peu moins froide en hiver que ne l'est la côte maritime de la Provence et du Languedoc ; cependant il y gèle quelquefois, durant la nuit, à un et même à deux degrés, sans que le coton ait jamais péri par cette cause.

Je ne parlerai pas des moyens qu'il y aurait d'avoir des graines de ce cotonnier. Nous avons un agent à Santorin ; d'ailleurs l'évêque latin, et tous les Grecs qui y sont établis, s'empresseraient, sans doute, à la première demande de notre ambassadeur près la Porte Othomane, de lui en faire passer telle quantité qu'il pourrait désirer (*).

ANTIQUITÉS.

Notice sur un monument celtique du département d'Ille-et-Vilaine.

La commune d'Essé, située à six lieues sud-est de Rennes, dans le département d'Ille-et-Vilaine, possède l'un des monuments les plus anciens et les plus curieux de la Bretagne continentale.

La Roche aux Fées (tel est le nom que lui a donné le vulgaire, et on ne lui en connaît point d'autres aujourd'hui), a été construite sur un terrain assez élevé ; un ruisseau dont les eaux font tourner un moulin, coule à l'ouest, à deux ou trois champs de distance ; on aperçoit à l'est une suite de prairies. Un étang voisin a été desséché.

Ce monument vraiment gigantesque est composé de 42 blocs d'un schiste rougeâtre ; sa forme approche de celle d'un carré long, situé du sud-est au nord-ouest. Sa plus grande longueur est 19 mètres 20 centimètres ; sa plus grande largeur 3 mètres 90 centimètres ; sa plus grande hauteur au-dessus du sol est aussi 3 mètres 90 centimètres (1).

L'intérieur du monument, dont l'entrée est au sud-est, se divise en deux chambres ; la première est un carré long ayant quatre mètres de longueur, 2 mètres 40 centimètres de largeur et 1 mètre 50 centimètres de hauteur. Chacun des deux côtés est formé de 4 blocs sur lesquels sont appuyés deux autres pièces qui forment le dessus de la chambre.

La deuxième partie de l'édifice se trouve dans le prolongement de la première ; elle en est séparée par une cloison de deux pièces encastrées dans les côtés. Ces pierres laissent entre elles un passage d'un mètre 25 centimètres.

Cette seconde chambre est un carré long irrégulier, sa longueur est 14 mètres 40 centimètres ; sa longueur à l'entrée est 3 mètres 40 centimètres ; le côté sud-ouest forme à l'extérieur une ligne droite avec le même côté de la première chambre ; le côté nord-est est saillant sur cette chambre et s'écarte en ligne droite du mur sud-ouest jusqu'à l'extrémité nord-ouest de la chambre, dont la largeur est alors de 3 mètres 90 centimètres.

Cette extrémité est fermée par une seule pierre. Le côté sud-ouest est composé de douze pierres qui ont deux mètres de hauteur : deux d'entre elles sont saillies dans l'intérieur ; une autre pierre placée du même côté et plus rapprochée de la cloison, fait également saillie, mais n'est pas encastrée dans le mur.

Le côté nord-est est formé de deux pierres également hautes de deux mètres ; toute cette chambre est recouverte par six blocs énormes.

Le champ qui renferme ce monument, fait partie du *Rouvrai* ou *bois Rouvrai*, terre autrefois seigneuriale et appartenant aujourd'hui à l'hôpital-général de Rennes. Son ancien propriétaire mettait une grande importance à conserver dans son intégrité cet antique édifice ; il s'était surtout opposé à ce qu'on y fit aucune fouille.

Depuis la révolution, on n'y a plus porté le même soin. Il est entouré de ronces et d'ajoncs ; on n'y pénètre qu'avec peine, et plusieurs paysans, séduits par l'espoir d'y trouver des trésors, se sont

(*) On trouvera de plus amples détails sur cette île intéressante dans le voyage de l'auteur dans l'Empire Othoman, l'Egypte et la Perse, tom. 1, p. 347, édition in-4°, et tom. 2, p. 231, édition in-8°.

Les deux éditions de ce voyage, l'une in-4° en trois vol., et l'autre in-8° en six volumes, avec l'atlas in-4°, commun aux deux éditions, se trouvent à Paris, chez H. Agasse, rue des Poitevins, n° 6. — Prix, de l'une ou de l'autre édition, 48 fr.

(1) Les mesures de la Roche aux Fées ont été prises sur un plan remis par M. Bernard, inspecteur-général des ponts et chaussées, à l'Académie Celtique, et déposé dans ses archives.

permis de fouiller l'intérieur. La police locale a même été obligée d'intervenir ; elle a craint que ces hommes avides, creusant plus bas que les pierres latérales qui supportent la voûte, ne fissent crouler sur leur tête les rochers qui la forment.

Ce n'est point ici le lieu d'examiner si les Fées sont les anciennes divinités, appelées *Fatae* ; si leur origine est asiatique, romaine ou moderne, et comment il se fait que les grottes, les cavernes, les champs des Fées soient si communs dans une grande partie de l'Europe.

La Roche aux Fées a sans doute porté un autre nom ; mais ce nom s'est perdu dans la nuit des tems. Je n'ai pu aussi découvrir de tradition à laquelle le peuple ajoute quelque croyance, sur le motif qui a fait ériger ce monument ; et, quoi qu'en puisse dire Ogée à l'article *Essé* de son Dictionnaire, personne dans le pays n'attribue sérieusement cet édifice à une puissance surnaturelle : on n'y pratique aucune superstition.

Ce même Ogée dit que la Roche aux Fées servait de tombeau à un général romain. Pendant long-tems il a été admis de considérer, sans exception, comme l'ouvrage de César et du peuple-roi, les anciens camps, les anciennes routes, et en général tous les monuments antiques dont les auteurs étaient inconnus.

La fausseté de ce système a été mise en évidence par plusieurs savans ; la Roche aux Fées fournirait une nouvelle occasion de le combattre, si déjà l'opinion d'Ogée n'avait été réfutée par Doric dans son Histoire ecclésiastique de Bretagne.

Selon cet auteur, historien plus exact qu'habile étymologiste, le territoire du Teil et des paroisses voisines était couvert, dans le sixième siècle, par une immense forêt, et ce canton était célèbre par un sanctuaire consacré aux cérémonies payennes. Après avoir donné une description assez exacte de la Roche aux Fées, il annonce que Saint-Armel combattit ces rites superstitieux, et qu'il parvint à faire abandonner le temple du Teil.

Si Doric a donné prise au ridicule en voulant expliquer, par une langue qu'il n'entendait pas, tous les noms des lieux et tous les noms de saints, de princes, d'évêques des quatrième, cinquième et sixième siècles, on n'en doit pas moins de justes éloges à son esprit d'observation ; au soin qu'il a pris de nous faire connaître plusieurs antiquités et une foule d'anciens usages qui, sans lui, seraient échappés à nos recherches.

La Roche aux Fées me paraît, comme à ce savant ecclésiastique, un monument religieux ; mais tandis qu'il n'en désigne les auteurs que sous la dénomination vague de payens, je ne balance point à le considérer comme l'ouvrage des Celtes, nos ancêtres.

La Grotte des Fées qu'on voit à trois lieues de la ville de Tours est un monument de la même espèce, quoique beaucoup moins considérable. Il est de la même hauteur, il est couvert de la même manière ; on y trouve la même division en deux parties. Il est encore remarquable que ces deux monuments, qui furent consacrés aux mêmes usages, ont conservé parmi nous un nom identique.

N'oublions pas que trois religions bien distinctes se partageaient les Gaules aux 3^e et 6^e siècles. Le catholicisme commençait à dominer, mais Jupiter donnait encore son nom au Mont-Saint-Bernard ; il y avait ses prêtres et son temple ; Mars, Apollon, Mercure n'étaient pas totalement oubliés. Enfin quelques Druides conservaient, dans le mystère, les pratiques d'un culte depuis longtemps pros crit.

Les Romains avaient porté leurs Dieux dans l'Armorique. Ils leur élevèrent des autels dans les chefs-lieux des cités, dans les villes qu'ils fondèrent ; mais les vainqueurs n'étaient point assez nombreux pour occuper tout le pays. Les forêts, les montagnes devinrent ce qu'elles ont été si souvent, l'asyle du faible et du malheureux. Les Druides purent encore y cueillir le gui de chêne et y étudier la nature. Leur religion survécut à la puissance romaine qui avait voulu l'anéantir.

Dans l'état de nos connaissances sur la croyance de nos ancêtres, on ne peut pas facilement déterminer à quelle divinité le temple d'Essé était consacré particulièrement.

Était-ce au Taureau, considéré comme signe astronomique, qui paraît avoir été l'objet d'un culte chez les Celtes, ainsi qu'il l'était chez les Egyptiens ? Était-ce à Esus, cité par César, Lucain, Lactance, par l'empereur Julien, et l'un des principaux dieux de la Gaule ?

Déjà on a fait dériver le nom moderne d'Essé du celtique *es-zi*, qui signifie la maison, le temple d'Esus (2).

(2) Je crois cette étymologie de M. Baudouin. M. Eloi Johanneau fait au contraire dériver Essé du celtique *Essont*, même mot que *Sonn*, merveille. Le bourg d'Essé serait donc le bourg de la merveille. C'est ainsi qu'un monument druidique du bourg d'Hérisson, en Poitou, est nommé la Merveille d'Hérisson.

Ce monument était-il tout à-la-fois religieux et politique ? S'y réunissait-on pour honorer la divinité, pour rendre la justice, pour former des alliances, pour concerter la guerre ou pour jurer la paix ?

Ce sentiment me paraît le plus vraisemblable, et je ferai observer à ce sujet que le temple d'Essé était placé sur les limites de quatre peuples différens, les Redones, les Nannetes, les Andes et les Arviens.

Il y a environs quarante ans que le champ dans lequel il est placé était couvert de bois. A cette époque il fut mis en culture, et je tiens du respectable curé d'Essé que lors du défrichement, la charrue amena sur la surface du sol des morceaux de brique et de chaux en assez grande quantité.

Ce champ est encore parsemé de pierrailles, qui paraissent les restes d'anciennes constructions. Rien n'indique qu'il contienne une carrière, et comme les terres voisines ne présentent point les mêmes débris, il est probable que les fragments de chaux et de briques appartiennent à des édifices que la suite des siècles a détruits; peut-être même à l'habitation des Druides chargés de veiller à la garde du temple (3).

Le ruisseau qui coule à quelque distance, et l'étang qu'on voyait autrefois, pouvaient également servir à la purification des victimes et à la cérémonie de la lustration.

Non-seulement les Celtes attribuaient à l'eau des propriétés surprenantes, mais ils continuaient à s'y purifier après avoir embrassé le christianisme; et les traces de leur vénération superstitieuse ne sont point encore effacées.

La situation du temple d'Essé au milieu d'une immense forêt, l'avait sauvé de la destruction sous les Romains, et le fit également échapper dans la suite aux décrets portés par les conciles contre tout ce qui pouvait rappeler l'ancien culte de la Gaule.

Les Druides et leurs sectateurs cédant à la force ou à la persuasion, abandonnerent le lieu consacré à leurs cérémonies; mais ils ne les détruisirent pas. Quelques années suffirent sans doute pour fermer les routes secrètes qui conduisaient à ce sanctuaire; et ce n'est qu'après un long intervalle, lorsque cette partie de la forêt a été défrichée, qu'on a pu les retrouver.

La forêt du Teil renferme encore une pierre posée verticalement, d'environ deux metres de hauteur, sur une largeur moindre de moitié. On y voit aussi un pont très-ancien, sur la route du village du Teil à la Roche aux Fées.

Ce pont a été construit par la duchesse Anne, si l'on en croit une vieille tradition; mais le siècle de la duchesse Anne se perd, pour les habitans de la Haute-Bretagne, dans les siècles mythologiques. Ce qu'ils rapportent de cette princesse est toujours mêlé de fables. Elle est aujourd'hui pour eux ce que sont pour d'autres contrées de l'Europe, le paladin Roland, la reine Brunehaut ou le roi Arthur.

Les pierres qui ont servi à ce pont, le bloc dont j'ai parlé et qui me paraît une pierre levée ou menhir, sont du même schiste que celui de la Roche aux Fées. On en trouve encore des rochers et plusieurs carrières dans la forêt du Teil.

Il est donc probable que c'est de cette forêt et non des landes de Retiers ou des bords de la Vilaine, comme l'ont écrit quelques personnes, que les pierres de la Roche aux Fées ont été extraites. La Vilaine est à plusieurs lieues, et les landes de Retiers sont aussi plus éloignées que la forêt du Teil, dont on ne peut douter que le Rouvrai (Robur) a fait jadis partie.

La réunion sur un aussi petit espace du temple d'Essé, de la pierre du Teil, et de celle que Deric place à Retiers (4), prouve combien les monumens druidiques furent nombreux dans la Gaule. Sans doute la plupart ont été détruits; mais si depuis trois ans il en a été découvert, et sur-tout s'il en a été décrit un plus grand nombre que dans les trente années précédentes, on reconnaît l'heureux effet de l'impulsion donnée par l'Académie Celtique, et l'on doit espérer que son zèle obtiendra de nouveaux succès.

(3) Toute la Gaule était soumise sous Auguste. Le sanctuaire d'Essé était encore fréquenté au 6^e siècle. Ces bâtimens avaient pu être construits depuis la conquête des Romains.

(4) Le culte du paganisme existait également dans le 6^e siècle à Retiers. Cette paroisse possédait, près du village de Richbourg, une pierre placée perpendiculairement, et d'une énorme grandeur. C'est maintenant un carré long et applati qui a 10 pieds d'élévation, sur 8 de large, et environ 5 d'épaisseur. Cette pierre a été tellement mutilée, que quelques uns de ses débris approchent de son volume actuel. (Histoire ecclésiastique de Bretagne, tome 3.)

Une nation voisine et rivale, nous avait devancé dans cette carrière; elle a multiplié par la gravure toutes les antiquités que les siècles et l'esprit religieux ont respectées sur son territoire. Le *Stone-Henge* était célèbre, lorsque le monument de Carnac était presque entièrement ignoré. Ces tems ne sont plus! les pierres de Carnac, les autels celtiques de Notre-Dame ont été déjà publiés. D'autres monumens le seront bientôt. Ainsi toutes les richesses antiques de notre sol seront successivement exploitées par une Académie qui ne se propose que d'être utile, qui n'a d'autre sentiment que l'amour des sciences, d'autre objet que de concourir à l'illustration de la patrie.

DE NONAL DE LA HOUSSAYE.

LIBRAIRIE.

M. Buisson, libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 10, fait traduire le *Dictionnaire de Chimie* du célèbre Klaproth. Cette traduction française se fait à Berlin, résidence de l'auteur, par un chimiste français. Il y a déjà quatre volumes achevés de l'ouvrage allemand.

On va mettre incessamment en vente chez Arthus Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 28, le *Consulat de la mer ou Pandecte du droit commercial et maritime*; traduit du Catalan ancien en français, d'après l'édition originale de Barcelone, de l'an 1494, etc. 2 gros volumes in-8° de 1600 pages; par M. Boucher, auteur du *Manuel des arbitres*, un vol. in-8°; du *parfait Econome de la ville et de la campagne*, 2 vol. in-8°, etc. Cet ouvrage est dédié à S. A. S. le prince Cambacérès.

MUSIQUE.

Romance dédiée à M. de Nugent, par Lambert, de la musique de S. M. l'EMPEREUR et ROI, paroles de M. de la Chabassière. — Prix 3 fr. A Paris, chez Auguste Leduc et compagnie, rue de la Loi, près celle de Feydeau, n° 78.

Trois Romances, avec accompagnement de piano ou harpe, composées et dédiées à mademoiselle Thérèse Haurie, par Lambert, de la musique particulière de S. M. l'EMPEREUR et ROI. Prix, 4 fr.

Hymne du Matin, et Chœur de Vestales, chantée par M^{mes} Maillard et Branchu, dans l'opéra de la *Vestale*, paroles de M. Jouv. musique de M. Spontini, arrangée pour le piano ou la harpe, par l'Auteur. — Prix, 2 fr. 50 c.

La partition de la *Vestale* paraîtra incessamment. A Paris, chez mesdemoiselles Erard, rue du Mail, n° 21; et à leur dépôt, rue de Richelieu, n° 67, vis-à-vis la Bibliothèque impériale.

LIVRES DIVERS.

Théorie des Couleurs et des Corps inflammables, et de leurs principes, constituant la lumière et le feu; par M. Opoix, de la Société de médecine. In-8°. Prix, 5 fr., et 6 fr. 50 c. franc de port.

A Paris, chez Gabon et compagnie, libraires, rue de l'Ecole de Médecine, n° 13; Méquignon l'aîné, libraire, même rue, n° 3.

Recueil de Poésies, extraites des ouvrages d'Hélène-Maria Williams; traduites de l'anglais par M. Stanislas de Boufflers, membre de l'Institut de France, de la Légion d'honneur, etc., et par M. Esmeuard. Un vol. in-8°, cartonné. Prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. franc de port.

Papier vélin, cartonné, 5 fr., et 5 fr. 50 c. franc de port.

A Paris, chez F. Cocheris fils, libraire, quai Voltaire, n° 17; A. Aug. Renouard, libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55; Treuttel et Wurtz, libraires, rue de Lille, n° 17; Augt Nepveu, libraire, passage du Panorama; et F. Buisson, libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 10.

Le Lavater portatif, avec 32 planches coloriées. 1 vol. in-16.

Prix, 3 fr., et 3 fr. 25 c. franc de port pour les départemens.

A Paris, chez M^{me} veuve Hocquart, libraire, rue de l'Eperon, n° 6.

Chaque planche représente une physionomie caractéristique, avec l'explication de ses caractères distinctifs.

Elles sont précédées par l'exposition des principes de cet art qui apprend à connaître les hommes par les traits du visage.

COURS DU CHANGE.

Bourse d'hier.

CHANGES EXTÉRIEUR ET INTÉRIEUR.

	à 30 jours.	à 90 jours.
	fr. c.	fr. c.
Amsterdam b ^o .	55 $\frac{1}{2}$	55 $\frac{1}{2}$
— courant	56 $\frac{1}{2}$	56 $\frac{1}{2}$
Hambourg.....	181 $\frac{1}{2}$	181
Madrid effect..	15 55	15 40
— vales.....		
Cadix effect....	15 55	15 40
— vales.....		
Barcel. effect...		
Lisbonne	450 r	460 r
Livourne.....	503 c	500 c
Naples.....		
Milan.....	7 19 ^s d. p. 6 ^t	8 ^t d. p. 6 ^t
Bâle.....	$\frac{1}{2}$ p.	1 $\frac{1}{2}$ p.
Francfort		
Auguste	250	249
Vienne	117	
St-Petersbourg.		
Lyon.....	$\frac{3}{4}$ p.	1 $\frac{1}{4}$ p.
Marseille.....	pair.	1 p.
Bordeaux.....	pair.	1 $\frac{1}{2}$ p.
Montpellier	p.	
Gênes eff.....	4 74	4 70
Geneve.....		160 $\frac{1}{2}$

EFFETS PUBLICS.

Cinq p. 100 c., j. du 22 sept. 1807. 80 fr. 10 c.
Idem. jous. du 22 mars 1808..... fr. c.
Rescriptions sur domaines..... 92 fr. c.
Actions de la Banque de France.... 1260 fr. c.

Entreprises particulières.

Caisse des rentiers..... fr. c.
Actions des ponts, j. du 1^{er} janv. 1135 fr. c.
Actions de Vacluse, j. du 1^{er} mai. fr. c.

SPECTACLES.

Académie impériale de Musique. Aujourd'hui. Relâche.

Théâtre-Français. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui, Iphigénie en Aulide, et les Folies amoureuses. Mlle. Rose Dupuis continuera ses débuts par les rôles d'Iphigénie et d'Agathe.

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Les comédiens ordinaires de S. M. donneront aujourd'hui, M. Têtu, ou la Grânomanie, Molière chez Ninon, et les Conjectures.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. donneront aujourd'hui, Anna, et Menzikoff et Fædor.

Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres. Aujourd'hui, Rien de trop, Regnard et Dufresny, et la Marchande de modes.

Théâtre des Variétés, boulevard Montmartre. Aujourd'hui, la Bonne Femme, le Vieux Major, la Pièce qui n'en est pas une, et les Chevilleux.

Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple. Aujourd'hui, les deux Martines, la Tête du Diable et le Flambeau de l'Amour.

Ambigu-Comique, boulevard du Temple. Aujourd'hui, Saakem ou le Corsaire, précédé de Charles.

Cirque Olympique de MM. Franconi, fils. Aujourd'hui, Grands exercices d'équitation, et les Folies et Aventures de Don-Quichotte.

Salle Montansier, Palais du Tribunal. Aujourd'hui, Exercices en tous genres et variés, par M. Ravel et sa troupe.

Panorama. Les vues de la ville d'Amsterdam et de Boulogne sont exposées dans les deux rotondes du boulevard Montmartre, depuis dix heures du matin jusqu'à six. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

Panharmonicon, cour des Fontaines, n° 1. Grand Concert d'harmonie, tous les jours à huit heures du soir.

Cabinet de physique et de psychagogie de M. Lobretton, rue Bonaparte, abbaye Saint-Germain, n° 5. Ce Cabinet est ouvert les dimanche, mercredi et vendredi, à sept heures du soir. — Les séances seront alternativement remplies par les expériences sur le vuide, l'électricité, les gaz, et par des jeux hydrauliques. — Prix des places; 5 fr., 3 fr. et 1 fr. 50 c.

Théâtre de la Nouveauté, rue de Grenelle-Saint-Honoré, Hôtel des Fermes. M. Olivier donnera tous les jours, à sept heures et demie précises, les mêmes tours et divertissemens qu'il a eu l'honneur d'exécuter à Fontainebleau devant LL. MM. II. et RR., et devant la Cour.

Théâtre pittoresque et mécanique de M. Pierre, rue de la Fontaine-Michaudière. — Spectacle tous les jours, à sept heures et demie.